

Nous parlerons dans une de nos prochaines lettres du nouveau livre de critique littéraire de M. Volynski, intitulé : *Livre du Grand Courroux*.

LETTRES TCHÈQUES

Je suis enchanté de commencer cette revue des lettres tchèques au pays slovaque. Cela me donne l'occasion d'affirmer dès le principe, une fois pour toutes, l'existence parallèle des deux nations tchèque et slovaque dont l'individualité parfaitement caractérisée se témoigne par des différences aussi bien de langue, de costume, de mœurs et d'usages que de caractères ethnographiques. De même que le correspondant parisien d'une revue étrangère y rendra compte aussi bien du dernier poème de Mistral que de la dernière symphonie de Paul Dukas sans une seule minute confondre provençal et français, de même le correspondant de Prague du *Mercure de France* revendique hautement de ses lecteurs la faveur d'un peu d'intérêt pour les Slaves du nord de la Hongrie, frères jumeaux de ceux du quadrilatère bohème et des vallées moraves. Si leur culture n'est pas égale, la faute en est à la politique; mais cette culture est cependant bien plus avancée qu'on ne le croit communément. Turciansky-Svaty-Martin est désormais un centre intellectuel comme Prague et Brno. N'avoir point de nom français n'infirme rien et signifie seulement une aurore. Il y a deux siècles Berlin était un village, mais comptait déjà des savants.

Cette déclaration formulée, je me sens d'autant mieux à l'aise pour consacrer cette chronique exclusivement aux grandes solennités qui se préparent au Théâtre National de Prague et à une *première* d'une haute importance. Il s'agit d'une *Armide* qui associe une fois de plus le nom du premier poète lyrique de Bohême et de son plus grand musicien vivant : Jaroslav Vrchlicky et Antoine Dvorjak.

Non pas que cette dernière-née des petites filles de l'héroïne du Tasse me paraisse appelée à une carrière bien étendue au delà des rives de la Vltava; mais elle permet d'apprécier nettement le moment actuel du drame musical tchèque, en pleine réaction contre l'idéal wagnérien et en cela d'accord absolument avec les œuvres congénères des compositeurs russes, cette magnifique *Fiancée du czar* (*Tsarska neviesta*) de Rimski Korsakof, par exemple, dont le théâtre de Prague vient de tenter une si heureuse reprise, ou bien cette *Fille des neiges* (*Sniegourotchka*) qu'il s'apprête à monter pour la saison pro-

chaîne. A ce propos ne serait-il pas temps d'apprendre aux mélomanes qu'un hiver à Prague leur donnerait l'occasion d'entrer en contact, par la salle de concert autant que par la scène, avec la pensée musicale slave, russe aussi bien que bohème, plus facilement, en tous cas, et mieux peut-être, que par un séjour à Moscou. D'autre part les bons snobs apprendront-ils avec quelque curiosité que dès le printemps le Théâtre National de Prague fonctionne comme un Bayreuth ou un Théâtre du Prince Régent, consacré à des cycles merveilleux d'œuvres des compositeurs tchèques : Smetana, Fibich, Dvorjak et Kovarjovitch. C'est justement l'œuvre dramatique entier de Smetana désigné pour les premières semaines de mai que je voudrais annoncer. Mais tout d'abord *Armide*.

Voici quelque dix ans que le poète Vrchlicky en brochait le scénario avec sa facilité accoutumée. Jaroslav Vrchlicky est, à la façon de son héroïne, expert en maints sortilèges. On ne raisonne pas avec lui, on se laisse éblouir. Son lyrisme fait feu des quatre pieds et éclate en tonnerres de fleurs et d'affutiaux bariolés. Il y a du Théodore de Banville en lui ; mais il a le mérite d'un Victor Hugo pour avoir assoupli la langue tchèque au point de l'avoir rendue apte à exprimer des finesses de pensée et des nuances de style auxquelles personne n'osait même songer en Bohême voici cinquante ans. S'il avait érigé dans les bosquets pleins d'oiseaux de ses strophes quelques solides figures de héros nationaux ou représentatifs d'une idée, il serait l'un des premiers poètes du monde ; il faut se contenter de voir en lui le plus admirable manieur de langue tchèque et lui être reconnaissant d'avoir, sans les diminuer, façonné de toutes pièces à la mesure du lyrisme bohème des échantillons de toutes les poésies étrangères. Ce touche-à-tout de génie a été pour ses concitoyens le plus merveilleux montreur de lanterne magique. On ne saurait guère lui reprocher d'avoir obéi au tempérament le plus implacablement littéraire d'une époque où ailleurs on commence à être las du mérite uniquement littéraire, du moment qu'il laisse à son pays le même héritage que Victor Hugo à la France, soit une langue poétique moderne, un instrument qui permet désormais de tout essayer. Il a accompli son œuvre : il serait indécent à ceux qui en bénéficieront de lui reprocher de leur avoir laissé quelque chose à créer.

Mener Dvorjak à la cour de Hidraot, roi de Damas, est bien l'une des aventures les plus paradoxales que la faconde lyri-

que d'un Vrchlicky ait jamais tentées. Dvorjak est aussi spécialiste et particulariste de la musique tchèque que Vrchlicky l'est de rhétorique universelle. Si l'un a introduit les littératures étrangères en Bohême, l'autre a ouvert toutes grandes les portes de la symphonie moderne aux formules et aux mélodies populaires tchèques. En allant à Chicago, Dvorjak ne s'est jamais aperçu que la terre était ronde et sous le titre de *Symphonie du nouveau monde* (sa 5^e), il a rapporté d'Amérique la plus follement, la plus éperdument tchèque de ses œuvres, celle née de son mal du pays. Ce fils d'un boucher de Nelahosevez, sans culture générale comme sans instruction primaire, têtue comme un autodidacte, naïf et sauvage comme un enfant, et qui ne se plaît qu'en compagnie des animaux, est en musique roué et érudit autant qu'il convient : on ne lui saurait rien apprendre. A eux trois, Saint-Saëns, Brahms et lui, on les a pu considérer un temps et sur information toute superficielle comme les plus habiles coupeurs de cheveux en quatre et les moins inspirés des maîtres contemporains. L'association est injuste pour Dvorjak, dont la facilité est surprenante, qui est inspiré comme pas un et ne s'est jamais soucié des rubriques lorsqu'il nage à son aise dans l'élément national. Ce n'est pas le cas avec *Armide*. Encore faut-il lui accorder qu'il a fait preuve là d'une force dramatique plus grande que jamais, croissant d'acte en acte, et en plus à chaque scène d'une distinction indéniable, quoique un peu spéciale, due au caractère authentique slave malgré lui de sa musique. En effet, d'un bout à l'autre de cette peu banale partition, s'affirme un effort désespéré vers des élans passionnés en dehors de toute formule ethnique arrêtée. Mais il y a la couleur locale islamite ! Et là nous devons bien avouer qu'elle procède directement de la *Roussalka* et de *Cert a Kaca* (le *Diable et Katcha*), ses précédentes œuvres dramatiques, celles-ci sur des thèmes délibérément slaves. Telle quelle, *Armide* me paraît une œuvre destinée à fournir toujours de magnifiques morceaux de concert, quand les concerts, au lieu d'apporter à leur public les musiques qui ont déjà réussi et dureront toujours au théâtre, se décideront à sauver de l'oubli tant de merveilles musicales qui ont sombré sur la scène par suite de quelque défaut organique, ici l'association d'un poète et d'un musicien aux antipodes l'un de l'autre, lesquels ont fourni tous deux de l'ouvrage excellent, mais qui ne va pas mieux ensemble que des confitures turques et du fromage des Carpathes, de la *brinsa* et du *rahat-loukoum*. Il était cons-

cient de ce danger, l'admirable chef-d'orchestre Karel Kovarjovitch, compositeur également tout national, lorsque, après trois actes sur ce même libretto d'*Armide*, il abandonnait la partie, laissant Dvorjak en courir les risques et périls pour retourner lui à ses *Psohlavci* (les *Têtes de chien*) et à son *Na starém belidle* (la *Vieille blanchisserie*).

Est-ce à dire que ces œuvres purement nationales, du répertoire tchèque, seraient impossibles à l'étranger ? Mais au contraire. Nous le voyons tous les jours avec Smetana que l'Allemagne et l'Autriche jouent et admirent aujourd'hui à l'unisson de la Bohême. Ah ! que je voudrais donc entraîner à Prague au commencement de mai pour le cycle des représentations modèles de ses œuvres quelques-uns des critiques musicaux qui dirigent le mieux l'opinion publique en France, un Pierre Lalo, un Paul Dukas. Notre ami Willy lui-même se verrait obligé de revenir à son grand sérieux des meilleurs jours. Il n'y a plus rien à découvrir à Bayreuth, tandis qu'un monde nouveau attend à Prague son Christophe Colomb. Et si l'on veut bien se dire que Frederic Smetana n'est pas un successeur de Wagner, mais un génie parallèle, et qu'il dut toute sa vie misérable, sans trouver aucun protecteur, se contenter des moyens restreints que lui offraient une société et une ville très loin d'être arrivées au développement national et à la prospérité matérielle actuels, on se sentira pénétré d'admiration pour ces œuvres grandioses, telles que *Libouche* ou *Dalibor*, ou paysannes comme la *Prodana neviesta* (la *Fiancée vendue*), *Hubicka* (le *Baiser*), *Tajemstvi* (le *Secret*), fleurs éblouissantes du patriotisme exalté aux souvenirs légendaires ou de la santé idyllique et populaire, nées du pire martyre artistique que racontera l'histoire musicale, non exceptée la vie de Beethoven. Contesté dans son pays jusqu'à sa fin, Smetana passait en 1884 de la folie à la mort dans la maison des aliénés de Prague où après dix ans de surdité il avait été interné. Il était âgé de soixante ans.

Les fêtes du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance ont été célébrées au commencement de mars par l'exécution intégrale de son cycle de poèmes symphoniques, *Ma vlast* (*Ma patrie*), où il raconte en des pages tour à tour d'une somptuosité, d'un charme, d'une sauvagerie, d'une grâce point encore dépassés, les souvenirs glorieux du temps où les fastes de l'histoire de la Bohême couvaient au château de Vysehrad (Vychérad), berceau de la dynastie des Prjémyslides, comme dans leur œuf, — le cours du fleuve en quelque sorte

sacré, la Vltava, que nous appelons je ne sais pourquoi, à la suite des géographes allemands, Moldau, — la légende forcenée de Sarka (Charka) et du massacre des hommes par les amazones slaves, — l'idylle gazouillante des campagnes tchèques sous le soleil d'été, — l'épopée hussite concentrée à Tabor, enfin la promesse d'un renouveau d'indépendance et de rayonnement, symbolisée par la légende de la montagne de Blanik où dorment les paladins qui attendent l'heure de reparaître. Je suis bien blasé sur toute espèce de musique moderne après Berlioz, Wagner et Liszt, et les maîtres russes et les folies sécessionnistes d'un Gustave Mahler, pourtant je dois déclarer que rien jamais ne m'a donné la commotion de certaines pages de ce cycle où pas une mesure n'est entachée de charlatanisme et d'affectation, où tout jaillit à plein génie et en pleine honnêteté d'une âme musicale qu'il faut situer, sans hésitation, aux côtés des plus grandes : Bach, Beethoven et Brückner.

L'infortune de sa vie, Smetana l'a confiée à deux œuvres douloureuses entre toutes, deux quartettes autobiographiques qui rejoignent immédiatement, lourds de malheur, la sérénité et la bonne conscience presque joyeuses des derniers quatuors de Beethoven. Le premier est universellement connu; le fameux quatuor tchèque l'a promené à travers l'Europe et il est, avec le quintette de Fibich et la très nombreuse musique de chambre de Dvorjak, la base de son répertoire. On connaît moins le second qui porte la marque d'un esprit aigri et détraqué, l'empreinte des heures d'angoisse et de tourment. Une grande cantate de circonstance intitulée le *lied tchèque* aura été, avec la *Sainte Ludmila* de Dvorjak, la pièce de résistance du festival que mon séjour en Slovaquie me fait perdre ces jours-ci à Prague. Quant aux huit opéras, il me reste à les cataloguer brièvement pour avoir passé en revue le gros de l'œuvre du fondateur de la musique symphonique tchèque, du créateur de l'opéra national bohème.

Naturellement le pauvre Smetana dut accepter, avec les autres conditions d'existence de la musique à Prague de son temps, des scénarios d'opéras un peu les premiers venus. Toutefois celui de la *Fiancée vendue* est un chef-d'œuvre. Ceux du *Baiser* et du *Secret* sont passables. Mais les autres ! Du moins ceux des opéras héroïques gâchent-ils une matière admirable. Dès lors, par delà les paroles obéissant aux suggestions historiques, le génie de Smetana supplée à tout et déroule dans *Libouche* et *Dalibor* des fresques musicales d'une amplitude d'harmonie, d'une sévérité de lignes, d'une

plénitude d'émotion et d'une chaleur communicative telles qu'une représentation quelconque de l'une de ces œuvres produit une impression inoubliable. Je l'ai vu lors de la première de *Dalibor* à Vienne où ni l'orchestre, ni les chanteurs n'ont cet enthousiasme national qui gagné à Prague jusqu'au dernier des choristes.

Branibori v Cechach (les Brandebourgeois en Bohême) fut le premier opéra historique de Smetana, qui s'était toutefois essayé déjà en deux poèmes symphoniques à traduire le *Richard III* de Shakespeare et, du temps où il était à Upsal, le *Hakon jarl* scandinave. C'est un gros mélodrame romantique, compliqué, intéressant avant tout pour la genèse du génie musical dramatique de l'auteur. Avec *Dalibor*, au contraire, nous touchons à la substance même, à la moelle tchèque. Jamais pareils accents n'ont secoué davantage la fibre nationale et mieux donné aux étrangers l'intuition de l'âme nationale. C'est la première musique tchèque que j'aie entendue au théâtre de Prague et je puis dire que cette musique a plus fait pour me conquérir à la cause slave que les lectures historiques et les voyages surajoutés aux plus précieuses amitiés. Cette légende d'un prisonnier que les anges venaient consoler dans son cachot par des mélodies d'un poignant à mettre en larmes les yeux les mieux taris et dont on a fait un drame de la liberté, semble n'avoir eu aucune peine à produire ce nouveau miracle d'égaliser Smetana à l'ange du miracle. S'il fallait désigner la mélodie qui en soi, de toute la musique, me paraît surpasser en beauté toutes les plus belles autres mélodies, je désignerais sans hésitation celle-là. Et si l'on peut dire d'une qu'elle a un caractère surhumain, c'est assurément de celle-là qu'il le faut dire.

La représentation de *Libouche* est réservée aux plus importantes solennités nationales, aux anniversaires de l'ouverture du théâtre de Prague pour laquelle elle avait été composée, de la mort de Rieger et autres grands hommes, etc. C'est plus et mieux qu'un opéra : une formidable dalle commémorative de la fondation du royaume de Bohême, et le « bloc » de fanfares par lequel s'ouvre ce spectacle fastueux surpasse les harmonies du Walhall ou la secousse fameuse du *Dies iræ* de Berlioz comme un fait accompli spontané des effets cherchés et combinés. Une fois de plus Smetana est si grand parce qu'il s'oublie, ne met pas en œuvre son génie à la gloire de son génie, mais agit tout simplement à la façon d'un soleil levant qui illumine le Hradschin et projette en un éblouis-

sement d'apothéose les fantômes du passé resurgis. La scène prophétique où dans le délire de la reine Libouche mourante apparaissent en raccourci toutes les phases de l'histoire de la Bohême est d'une construction monumentale qui suffirait à décorer l'art dramatique tchèque d'un des plus grandioses frontons qui soient au monde.

Je ne connais pas encore *Certova stena* (*le Mur du diable*) et l'opéra élégant des *Deux veuves* me laisse froid. Mais que dire de ce trèfle d'histoires populaires exquises, *le Baiser*, *le Secret* et surtout *la Fiancée vendue* ? Nul pays n'a rien et n'aura rien de pareil sauf la Russie, car la Russie seule partage avec les pays slaves de l'Autriche-Hongrie et des Balkans le privilège d'un folklore encore vivant, d'une vitalité populaire encore agissante, d'une foi à transporter les montagnes et d'une naïveté à créer des légendes. Or, lorsque Smetana écrivait ces idylles emparadisantes, nul, en Bohême, ne se souciait de folklore. Les poètes tournaient les yeux du côté des frontières; personne ne s'avisait de regarder sous ses pas. Une représentation de la *Prodana neviesta* au théâtre de Prague est un spectacle d'une aussi rare perfection en son genre qu'une des *Meistersinger* à Bayreuth. Sous deux directeurs également érudits, l'un poète lui-même, M. F. A. Subert, l'autre continuateur de ses mérites, M. Smoranz, une tradition s'est établie à laquelle on peut dire que chaque acteur a contribué. Il y a là des titulaires du rôle depuis sa première représentation qui ont fixé chaque type, chaque jeu de physionomie avec une plasticité telle qu'en cette seule soirée un étranger acquiert sur le peuple et la vie tchèques plus de notions qu'en tout un voyage, et de plus exactes; car le paysan slave ne se livre pas d'emblée au premier venu.

Je suis heureux aussi que l'actualité d'un anniversaire m'ait permis de mettre en quelque sorte mon futur exposé de la littérature tchèque sous l'égide d'un maître pour lequel il faut professer une vénération illimitée. Je tiens cette coïncidence pour d'excellent augure et voudrais dès aujourd'hui répéter ici ce que j'ai dit et aurai à dire, hélas ! si souvent à mes jeunes amis tchèques : méditez davantage la *Prodana neviesta* ; retournez-vous vers *Ma vlast* et gardez-vous des enchantements suspects d'*Armide* ! Avant de recourir aux séductions étrangères, nourrissez-vous de votre pays et donnez-nous les œuvres qui nous le rendront tangible autrement mieux que les plus beaux discours politiques.